

Aloys KABANDA

Avec ce recueil, Ibuka¹ souhaite perpétuer la mémoire des victimes du génocide contre les Tutsi au Rwanda en 1994. Ce furent les massacres les plus rapides et les plus violents depuis l'époque de la barbarie nazie. Les 1 700 milices d'Interahamwe avaient comme projet de tuer 1 000 Tutsi toutes les vingt minutes, plus de 10 000 par jour à Kigali. Une entreprise d'extermination sans pareil...

Ce génocide aurait pu être arrêté si la communauté internationale l'avait vraiment voulu. Le départ précipité et honteux des Casques bleus, après la mort de dix des leurs, reste dans toutes nos mémoires. Si la plupart des soldats sous drapeau onusien, bien armés et rôdés au combat, n'ont fait qu'observer et protéger les expatriés – les Blancs –, certains ont néanmoins fait preuve de bravoure en essayant de sauver des vies humaines.

Au lendemain de ces tragiques événements, les critiques ont fusé et certains chefs d'État ont fait part de leurs excuses sincères. On peut certes se réjouir de cette reconnaissance des erreurs commises mais cela suffira-t-il pour reconforter les survivants et les familles des victimes ? Rien n'est moins sûr...

Finalement, ceux qui ont survécu, le doivent surtout aux militaires du FPR², qui en trois mois ont débarrassé le pays des FAR³ et de tous ces miliciens au service du projet génocidaire.

Au-delà de son rôle de mémoire, ce livre s'inscrit aussi dans le combat contre toute forme de négationnisme et de révisionnisme. Il se veut enfin un outil pédagogique destiné aux enseignants et aux élèves. Aux générations futures, afin que l'Histoire ne s'écrive plus jamais à la machette...

* * *

Ibuka Mémoire et Justice⁴ est une association fondée à Bruxelles le 16 août 1994 au lendemain du génocide des Tutsi. Elle regroupe les survivants, les proches des victimes, ainsi que toute personne soucieuse de la mémoire des victimes et du sort des rescapés.

1. Ibuka signifie « souvenez-vous » en kinyarwanda.

2. Front patriotique rwandais.

3. Forces armées rwandaises.

4. Ses missions et objectifs sont décrits en fin d'ouvrage.

DES PHOTOS ET DES CARICATURES : VOICI LES VOIX LES PLUS PUISSANTES QUI SE LEVAIENT

Niccolò RINALDI

Député européen (de 2009 à 2014)

La tragédie du Rwanda est poignante pour le monde entier en cela qu'il arrive toujours un moment, aussi bref fût-il, où on sent qu'elle constitue un élément de vulnérabilité pour toute dimension humaine. Alors, on s'en retourne chez soi, le cœur un peu lourd, craintif, et nos connaissances historiques bousculées.

Car ce qu'il s'est passé pendant ces cent jours a été loin d'être une sinistre aventure locale, la pittoresque guerre tribale de « chez eux », représentée avec l'ignorance de la formule attribuée à Mitterrand que « dans ce genre de pays, un génocide n'est pas trop important ». Des mots qui expriment la plus grande arrogance dans l'effort européen d'inventer l'Afrique selon nos propres critères – sauvage, damnée ou même presque consolée par une considération de la vie et de la mort si différente par rapport à ce qui *nous* serait acceptable.

Moi, j'ai vu au Rwanda – plus que *vu*, j'ai *senti*, au fond d'un abyme collectif qui engloutit tous ceux qui y sont passés – bien autre chose que le conflit tribal où « ils sont tous pareils » : car le voyage au Rwanda n'était pas la visite au pays malheureux qui connaissait des violences ethniques régulières depuis des années – au point qu'on aurait pu établir des tables périodiques des massacres comme on le fait pour certains phénomènes naturels.

C'était bien autre chose : l'entrée dans la chambre noire de l'humanité, là où tout est dévoilé : le mystère du mal, le vice de notre nature, la redoutable faillite de la culture, l'hypocrisie des institutions soi-disant civilisées, le fond de toutes nos propres contradictions. Le théâtre de ce tableau résolutif – semblable à un Bosch, si souvent rappelé à l'occurrence – était Kigali aussi bien que New York, Bruxelles ou le Vatican, car tout le monde était également impliqué dans l'universalité de la mécanique du génocide.

Comme une leçon d'Histoire¹...

Le Rwanda, donc, comme une leçon du XX^e siècle. En forme d'épilogue, le dernier génocide – le dernier en termes chronologiques, pas forcément le tout dernier – se présente comme le résumé des horreurs apocalyptiques, le vrai héritage de ce siècle si riche d'inquiétudes, un aperçu de la seule vision du monde possible : l'alternance inextricable du mystère et de l'humain, ou plus exactement leur étroit mélange, leur parfait alliage.

Nous n'en savons rien, ou presque. Fatigués par les nouvelles qui depuis des années arrivaient en provenance de la Croatie, de la Bosnie et bientôt du Kosovo, pendant que nous nous interrogeons sur ce qui se serait passé dans l'Afrique du Sud postapartheid ou dans le procès Simpson à Los Angeles – et bien d'autres « priorités » dictées par les médias internationaux – le génocide des

1. Les titres et intertitres sont de la rédaction.

Tutsi, d'abord si bien annoncé et puis si efficacement mis en place au Rwanda, était loin d'être perçu comme l'éveil de nos consciences, comme la preuve qui interrogeait la modernité afin qu'elle puisse se montrer aussi pour ce qu'elle se vaut, c'est-à-dire en tant que progrès par la solidarité.

Il ne serait pas le dernier des paradoxes rwandais que la vérité du génocide des Tutsi puisse apparaître par des moyens simples et si pauvres des mots : une photo des massacres par machette au check-points des Interahamwe, une image du crâne blessé à jamais d'un rescapé, ou, presque un sommet de littérature fantastique, le dessin d'un caricaturiste attentif – plus attentif et moins cynique que des analystes de l'académie de l'information et de la politique internationale.

Des images choquantes, car vraies

Des photos et des caricatures : voici les voix les plus puissantes qui se levaient. Les reportages analytiques, les rapports de la communauté internationale étaient devancés par ces formes d'expressions essentielles, presque muettes. D'où le mérite du travail d'Aloys Kabanda et d'Ibuka Belgique, la génialité d'insister auprès des institutions internationales pour parrainer et ouvrir leurs portes à ces tableaux provocateurs de nos consciences longuement endormies.

En 2004, j'avais accepté tout de suite d'organiser l'exposition à Strasbourg, et malgré des obstacles bureaucratiques – des images considérées trop choquantes car trop vraies, durent être couvertes par un voile énigmatique et encore plus troublant – et l'embarras des députés de certains pays, l'initiative démontrait son succès. Depuis, les répliques se sont succédé de la Suisse aux États-Unis, signe qu'une fois sollicité, l'esprit humain perçoit l'urgence d'un rayon d'éclairage dans cette sombre histoire.

D'ailleurs, sortir de la nuit rwandaise, ensemble, a été le besoin de tout voyageur au Rwanda, et les efforts doivent s'orienter contre la rhétorique des commémorations et le rythme rapide d'une politique toujours prête à tourner rapidement la page – matière de mémoire collective ou d'oubli. Mais avant de tourner la page, on doit posséder le livre.

Par sa nature anticonformiste, l'exposition contribuerait à combler ce non-dit de notre époque – sommeil de la prise de conscience, absence d'interrogations collectives sur le rôle de plusieurs pays européens et notamment de la France dans le génocide, racisme de fond dû à la considération que ce génocide est moins scandaleux que d'autres car les victimes sont noires, sont « loin », et ne constituent pas une menace pour notre bien-vivre. Notre bien-vivre, le bien-vivre des institutions, de nos présomptions de tout savoir et tout comprendre : voilà une matière pour des caricatures.

SORTIE VIVANTE D'ENTRE 3 000 CADAVRES

Speciosa KANYABUGOYI¹

Les tueries ont commencé le 7 avril. Nous étions restés à la maison, presque sans manger. Le samedi 9, nous sommes partis pour l'École technique officielle à Kicukiro. C'est là qu'étaient stationnées les troupes de l'ONU : c'étaient des troupes belges qui avaient beaucoup d'équipements de télécommunication, des groupes électrogènes, etc. Plus de 3 500 personnes s'étaient rassemblés dans l'école en espérant y trouver protection. Des gens des secteurs Kicukiro, Nyakabanda, Kagarama et Gatenga s'y retrouvaient. Des Interahamwe et des militaires entouraient l'école. Dès le dimanche matin, 10 avril, nous avons entendu des coups de fusils, et des grenades ont été jetées dans l'école. Les militaires nous disaient qu'il fallait tous nous mettre par terre.

TÉMOIGNAGES
DE RESCAPÉS

L'armée belge responsable de cette tuerie effroyable

Le lundi, avant midi, des militaires français sont arrivés. Ils ont pris tous les Blancs, les couples mixtes et les Rwandais travaillant pour les organisations internationales comme le PNUD. Ils les ont dégagés et mis en sécurité. Au même moment, nous voyions un va-et-vient chez les soldats belges et une certaine nervosité. Certains s'inquiétaient : « L'armée belge est en train de se préparer à partir. » Et alors, tout à coup, nous les avons vu sauter dans leurs voitures. C'était pour nous une très grande surprise.

Une panique indescriptible s'empara de nous. Beaucoup pleuraient et criaient. Des jeunes se sont jetés par terre devant les roues des camions. Un soldat a dit : « Vous avez tué dix de nos camarades, vous êtes tous les mêmes. » Les voitures contournaient ceux qui se trouvaient par terre et continuaient leur route. Nous les supplions : « Ils vont nous tuer ! Protégez-nous ! Emmenez-nous. » Tous les enfants criaient. Des personnes âgées étaient en pleurs. C'était le désespoir total.

En quelques secondes, les Belges étaient partis. Les Interahamwe attendaient déjà derrière l'enclos. Ils voyaient tout ce qui se passait. Les camions de la MINUAR n'avaient pas encore quitté l'école que les miliciens commençaient déjà à tirer, à jeter des grenades, et certains entraient avec des machettes. En partant, les derniers militaires belges ont pu voir le début du carnage. À mes yeux, c'est l'armée belge qui est responsable de l'effroyable tuerie qui allait suivre. En effet, ces milliers de personnes s'étaient regroupées au sein de l'école technique parce qu'elles pensaient y trouver protection. Sinon, nous aurions tenté de nous sauver d'une autre façon.

À la machette, ils frappaient dans la masse des fuyards

Après le départ des Belges, tout le monde s'est jeté vers les sorties et a quitté l'école en désordre. On entendait partout les sifflets des Interahamwe qui appelaient leurs comparses en renfort.

1. Le témoignage de Speciosa Kanyabugoyi date du 8 février 1995.

À LA RECHERCHE DE FORTUNÉE...

Joël SCHUERMANS

Sous-officier au 2^e Bataillon de commandos

6 avril 1994, aux environs de 23 heures.

J'armai mon pistolet, empruntai une lampe de poche en meilleur état que la mienne et me dirigeai vers l'entrée du petit immeuble, un peu crasseux, de la rue Mont Kabuye. Le silence qui y régnait était effrayant. Il n'y avait personne dans un endroit que j'avais toujours connu très animé, pas un chat, pas même un petit tout maigre, rien de vivant.

Je poussai la porte d'entrée entrouverte avec mon pied. L'adrénaline me poussait les yeux hors des orbites et ma respiration devenait de plus en plus saccadée. Quelque chose entravait le mouvement de la porte et m'empêchait d'entrer. Quelques secondes me furent nécessaires pour décider à passer la tête dans la fine ouverture pour voir ce qui la bloquait. Un grand type gisait recroquevillé et obstruait le passage.

Je poussai la porte de toutes mes forces. Je pataugeai dans une flaque de sang que j'avais dû générer en pressant, un peu comme une orange trop mûre, le cadavre entre la porte et le mur. Je le regardai à la lumière de ma lampe frontale. Ses deux bras étaient sectionnés au niveau des épaules. Ils manquaient. Ça puait le rance et des centaines de mouches lui tournaient déjà autour noircissant les deux immenses trous qui remplaçaient ses membres.

Je ne m'attardai pas et seule la pensée de retrouver Fortunée me permit de poursuivre. Je montai la première volée d'escalier en retenant mon souffle. Un autre mort, une femme, se trouvait sur le palier. On lui avait arraché ses vêtements et je retrouvai les bras manquants au cadavre de l'entrée. Un enfoncé dans le sexe et l'autre dans l'anus de celle qui avait dû être son épouse. Elle avait été égorgée et placée à quatre pattes comme un animal à qui on aurait fait les pires tortures. L'égorgeur amateur avait répandu beaucoup de sang sur les murs qu'une multitude d'insectes de nuit léchaient voracement.

Sans signe d'avertissement, à l'exception de forts tremblements, mon corps vomit tout ce qu'il contenait au moment d'enjamber la suppliciée. Je poursuivis mon ascension. J'aurais voulu m'asseoir, me ressaisir, mais l'endroit ne m'incitait qu'à fuir.

Le premier étage était occupé par une famille dont les parents mutilés, violés et assassinés lâchement gisaient dans l'escalier. De la porte grande ouverte de leur appartement, je découvris leurs quatre enfants entassés dans une petite baignoire.

On y avait mis le bouchon pour que le sang ne s'écoule pas. Les petits corps avaient été découpés grossièrement et mélangés avec une sorte de pelle qui traînait encore sur place, les membres des bambins baignaient dans plusieurs litres de sang brunâtre. Une soupe de cadavres tutsi, délire de ces tarés d'Interhamwe. Les quatre têtes avaient été empalées côte à côte sur un manche de brosse et soigneusement disposées bord à bord sur la baignoire.

TÉMOIGNAGES
DE CASQUES BLEUS

Joël Schuermans

était chef d'une section ayant patrouillé à Kigali durant la nuit du 6 au 7 avril 1994.

Ce texte est inspiré de son roman *Mais ce qui persiste en moi est ce fragment d'inhumanité...*, publié aux éditions Memory Press en 2011 (nous les remercions de leur aimable autorisation).